

# QUESTIONS D'ASSURANCES

Un article extrêmement virulent, publié en date du 20 novembre dernier, dans les colonnes du *Patrimoine*, journal spécial d'assurances, contre la Société dite le *Commerce*, dont le siège social est à Paris, 23, rue de Grammont, a péniblement ému un certain nombre de nos lecteurs.

Se souvenant qu'à deux reprises différentes nous avons parlé à cette place d'une compagnie d'assurances ayant pour objet d'assurer les commerçants contre les pertes résultant de leur crédit; ces lecteurs se sont laissés égarer par la similitude des opérations qu'ont pour objet et la Société le *Commerce*, prise à partie par le *Patrimoine*, et la société l'*Assurance Commerciale*, société mutuelle, dont le siège social est à Paris, 45, rue Laffitte, et dont seule nous avons parlé dans nos chroniques.

\*\*\*

Nous n'avons pas à examiner ici l'exactitude ni la justesse des reproches formulés par notre confrère du *Patrimoine*, contre la société le *Commerce*; si l'occasion s'en présente ou si l'intérêt de nos lecteurs l'exige, nous le ferons avec une entière indépendance.

Notre seul but en ce moment est de réparer immédiatement ou tout au moins d'empêcher la propagation d'une erreur fâcheuse et d'une confusion qui s'est inconsciemment produite dans l'esprit de certains de nos lecteurs.

Nous croyons l'avoir fait suffisamment plus haut et dans toute la mesure que nous imposait le souci de notre dignité, en indiquant que la société le *Commerce*, attaquée par le *Patrimoine*, n'était pas la même que l'assurance commerciale dont nous avons cru devoir autrefois entretenir nos lecteurs d'une façon élogieuse.

\*\*\*

L'assurance pratiquée par la société le *Commerce*, comme par l'*Assurance Commerciale*, est une assurance depuis longtemps désirée par tous les esprits sérieux. Nous exprimant sur son principe et son utilité, nous avons écrit les lignes suivantes :

« Parmi les risques pouvant atteindre le plus gravement les capitaux dans les divers phénomènes de leur conservation, de leur circulation, de leur reconstitution et de leur production, les risques de crédit résultant des opérations commerciales sont au premier rang.

» Tout crédit est un risque. Personne ne saurait le nier, et les faits observés établissent que les désastres résultant de ce risque sont plus considérables que les désastres pouvant atteindre les capitaux du fait de tous autres risques.

« Il existe en France 214 tribunaux de commerce et 176 tribunaux civils jugeant commercialement. Ces 390 tribunaux rendent annuellement 5,000 jugements déclaratifs de faillite, chacune de ces faillites entraînant une perte moyenne de 100,000 fr.

» A cela, il faut ajouter les pertes provenant pour le commerce, des liquidations, arrangements concordataires, qu'il est obligé de subir dans le même laps de temps donné.

» Un milliard de francs par an!

» Tel est le chiffre des désastres frappant les capitaux du chef des risques de crédit.

» Nous passons sous silence les conséquences de pareils désastres. Il n'est pas rare de voir à leur suite d'abord s'ébranler, puis sombrer entièrement, la puissance des maisons les plus réputées, la fortune et l'honneur des hommes les plus estimés. »

\*\*\*

En ce qui concerne l'*Assurance commerciale*, société mutuelle garantissant contre les risques du crédit, dont nous n'avons qu'à redire ce que nous avons déjà dit, cette société, constituée il y a un an, comme société mutuelle, a fait ses preuves. Elle est dirigée et administrée avec une honnêteté et une habileté dont nous ne ferons pas l'éloge. Ce serait en atteindre la valeur reconnue par tous.

Ajoutons — et nous tenons le fait de source certaine — qu'elle va sous peu et par une combinaison des plus ingénieuses qui la signalera encore à l'attention publique, élargir les bases de sa constitution actuelle, accroître largement les garanties qu'elle peut offrir à ses assurés et, par là même, les ressources nécessaires au rapide développement qu'elle prend chaque jour.

Nous ne pouvons divulguer aujourd'hui la combinaison dont il s'agit, ni l'époque précise à laquelle elle s'accomplira.

Nous avons la conviction que cela ne tardera pas, et nous l'y aiderons de toutes nos forces.

Ajoutons encore que l'*Assurance Commerciale* n'emploiera pas, pour atteindre ce but, certaines combinaisons véreuses comme celles reprochées par notre confrère du *Patrimoine* à certaines sociétés similaires.

Si l'*Assurance Commerciale* peut, à bref délai, inscrire sur ses panonceaux qu'elle possède un capital d'un million, ce ne sera pas une vaine décoration et un mensonge, — mais une réalité bien sonnante dans ses caisses.

JEHAN POOL

## MUSIQUE

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Simon Boccanegra*, mélodrame en un prologue et trois actes, poème de M. Piave, musique de M. Verdi.

On ne peut rêver un plus délicieux spectacle que celui qu'offrait, hier, la salle du Théâtre-Italien ressuscité. Le Paris des anciennes élégances se retrouvait tout à coup, comme au retour d'un long exil, fidèle à soi-même, en une assemblée d'élite, presque en un milieu de féerie. Du plafond, diapré de tendres nuances, le lustre jetait ses feux clairs qui se brisaient aux pendeloques de cristal et rejaillissaient en pluie d'étincelles. Au-dessus des premières loges, un cordon de girandoles aux globes couleur de lait, semblait une guirlande de fleurs de lumière. Tout s'harmonisait dans ce cadre enchanteur : on ne voyait que grâce et que parure, que jeunesse et libre humeur. Les balcons en forme de corbeilles, les loges tendues de velours rouge étalaient à ravir d'exquis épanouissements de toilettes. Il n'était pas jusqu'au rez-de-chaussée où l'on ne vit, parmi les habits noirs, s'éclairer de blanches épaules et palpiter des diamants. Quiconque a un rang dans les lettres, dans les arts, et surtout dans le *parisianisme*, était de la fête.

Ainsi le Théâtre-Italien indique clairement ce qu'il veut être, dès sa première soirée : le rendez-vous des heureux de la vie, des raffinés du dilettantisme, des virtuoses de la mode, des enamourés de la fantaisie mondaine. On sera toujours certain d'y rencontrer brillante et charmante assistance, d'y entendre des artistes célèbres, appelés à grands frais de toute l'Europe, et de n'y pas être dérangé dans ses habitudes théâtrales et musicales. Ce n'est pas ici un théâtre d'art militant; c'est un théâtre tout d'éclat et de plaisir : c'est le Théâtre-Italien.

Je ne crois pas que l'avenir musical s'élabore de l'autre côté des Alpes. Le goût public s'éloigne de plus en plus des conceptions de l'art italien, et nous savons que les compositeurs d'Italie eux-mêmes aspirent à renouveler leur fonds. En tout cas, il est bon qu'on nous fasse connaître les œuvres plus ou moins remarquables qui plaisent à Milan et à Rome aussi bien que celles qui s'acclament à Vienne et à Berlin. Nos scènes lyriques ne se tiennent

que trop en dehors du mouvement international.

Combien peu d'entre nous sont au courant du répertoire moderne à l'étranger, à commencer par les drames de Richard Wagner, à continuer par la *Reine de Saba* de M. Goldmarck, le *Démon* de M. Rubinstein et les opéras russes de M. Tchaïkowsky, et à finir par la *Joconde* de M. Ponchielli !... Nous aurons sans doute le droit de mépriser bien des choses en cette production du dehors; mais, pour le quart d'heure, nous ne la connaissons point. On m'assure que le théâtre qui vient de s'inaugurer se destine essentiellement à nous présenter les partitions récemment mises au jour dans tous les pays, interprétées par des chanteurs du premier mérite. Le projet serait assurément louable et nous ne saurions qu'y gagner.

*Simon Boccanegra* a ouvert la série de ces représentations. Cet ouvrage est monté d'une façon supérieure. M. Maurel s'y fait voir, dans le principal rôle, chanteur consommé, tragédien accompli, expert à rendre les plus subtiles intentions d'un auteur. La grande et pure voix, si merveilleusement conduite, de Mme Fidès Devriès, éclate de scène en scène en fusées ravissantes. Il faut applaudir, quoi qu'on en ait, M. Edouard de Reszké, M. Nouvelli, les chœurs, l'orchestre et l'éminent chef d'orchestre, M. Franco Faccio, à qui rien n'échappe et qui mène magistralement l'exécution entière du bout de son bâton. La mise en scène est d'un intérêt soutenu; les décors sont riches et bien plantés. On rend justice à des artistes qui appelleront, sans contredit, au Théâtre Italien, ce qu'en eût nommé autrefois la cour et la ville. Or, que dire, à présent, de *Simon Boccanegra* ?

J'avoue que cette partition ne m'a pas laissé une impression bien profonde. Lorsque M. Verdi l'écrivit, en 1855, il était déjà, paraît-il, préoccupé de la manière allemande et nous aurions, d'après ses biographes, à reconnaître ici le premier essai de transformation de son talent. L'ouvrage, en tout cas, est vieux de vingt-huit ans et, bien que le maître l'ait, dit-on, rajeuni, il cache mal son âge. Je n'y découvre point, pour ma part, la recherche bien formulée d'un style nouveau; tout au plus y puis-je deviner un désir confus d'accentuer le drame. Les admirateurs de *Don Carlos* et d'*Aïda* auront à se poser la question et à la résoudre, ce qui leur vaudra le plaisir de mesurer le chemin parcouru par le compositeur. Mais ce sont là des points de discussion qu'il convient de réserver.

Quant au poème, on me permettra de ne pas chercher à élucider les points obscurs de l'histoire contée par M. Piave. Les acteurs vont, viennent, entrent, sortent, se tournent, se retournent, chantent, déclament et s'agitent, sans que la vraisemblance soit pour rien dans leurs actions. On n'écrit pas, je crois, une partition homogène et forte sur des paroles cousues au hasard sur des situations décousues. Un drame lyrique est, avant tout, un drame; mais les opéras italiens sont, avant tout, des recueils de morceaux.

Comme à son ordinaire, M. Verdi a prodigué les idées mélodiques. Plusieurs sont heureuses, beaucoup sont communes, toutes se découpent à l'emporte-pièce sur un assez pauvre fond instrumental, et aucune n'est suffisamment mise en valeur. On sent bien que l'auteur s'est travaillé à élargir les récitatifs; mais, d'autre part, les airs, duos, romances, cavatines et explosions d'ensemble sont encadrés le plus artificiellement du monde de chétives ritournelles.

Le chœur du peuple discutant l'élection de Boccanegra, au premier acte, débute par des pizzicati comme une sérénade. Le finale du prologue est d'un vacarme vraiment puénil. On rencontre un nombre infini de duos concertants, mieux faits pour faire briller le chanteur que pour peindre le personnage. Le quatuor final lui-même, qu'on a fort applaudi, n'est pas dramatique par son style, mais par la manière dont il est rendu. Pour l'orchestre, il ne cesse pas d'être une guitare accompagnante, encore qu'il s'en guirlande ça et là de menus dessins. Le drame n'est, d'ailleurs, ni dans la texture harmonique et symphonique, ni dans le tour mélodique, ni dans les combinaisons instrumentales. Selon que les scènes sont plus ou moins tendues, la musique est plus ou moins bruyante : cela est simple et fort primitif.

Des artistes tels que M. Maurel arrivent à donner aux morceaux qu'ils interprètent une expression et une vie poignantes : ils sont superbes à voir et dignes des plus grands éloges; mais, qu'on ne s'y trompe pas, le succès qu'ils obtiennent ne doit rien qu'à leur talent.

En conclusion, on se portera en foule au Théâtre-Italien. Le branle est donné; l'attrait de la nouveauté est grand; tout le monde voudra juger par soi-même d'une partition, et l'on sera désireux d'applaudir des interprètes d'un haut renom. La vogue parisienne fera le reste. Nous verrons ce qui en adviendra.

FOURCAUD

**Une demande.** — Médecins et malades se demander souvent de quelle cause il faut attribuer l'efficacité des capsules de Guyot. Cette efficacité est due à la qualité du goudron employé et aux soins apportés à leur préparation. Aussi, recommandons-nous aux malades atteints de bronchites ou de rhumes de n'utiliser que des capsules Guyot sur chaque capsule. Exiger sur l'étiquette la signature Guyot en trois couleurs et l'adresse, 19, rue Jacob, Paris.

**CHARBONNEL** 34, avenue de l'Opéra  
Baptêmes, glaces, desserts.

Le dernier livre de Gustave Droz, *Tristesses et Sourires*, que vient de publier l'éditeur Victor Havard, est certainement ce qu'on a écrit de plus haut, de plus noble et de plus délicat depuis longtemps, et il obtient un aussi éclatant succès qu'en obtenait hier le plus scabreux des romans.

Cela prouve simplement que le public est fatigué de la nourriture qu'on lui impose, qu'il a soif de sentiments plus purs, d'émotions plus saines.

Il est vrai que pour faire pleurer et sourire en traitant les sujets les plus honnêtes et les plus sérieux, pour conserver le charme, la grâce et la distinction et parler en même temps comme un philosophe austère, il faut avoir le cœur d'un poète, l'esprit d'un faiseur de romans, et la plume d'un maître écrivain. — Dons précieux et bien rares que le public acclame : rien de plus juste.

La librairie de Firmin Didot et Co met en vente aujourd'hui le remarquable ouvrage de M. Chantelaise sur *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple*, d'après des documents inédits au Musée national, un volume grand in-8° orné de planches, notamment d'un beau portrait de Louis XVII.

(Voir aux Annonces.)